



**Cités-jardins.
Genèse
et actualité
d'une utopie,
sous la direction
de Ginette
Baty-Tornikian.**

Connaissions-nous bien
les cités-jardins ? Généralement,
l'appellation évoque

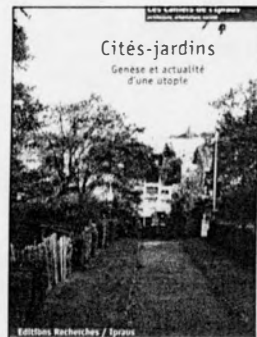
l'anglais **Ebenezer Howard** et son livre de 1898 intitulé *To-morrow : a Peaceful Path to Real Reform*, ou bien encore Suresnes, ville de la banlieue parisienne intimement liée à la personnalité de son maire Henri Sellier. Dans les ouvrages qui retracent, à grands traits, l'histoire de l'urbanisme, la "cité-jardin" a droit à un chapitre qui fait honneur au mouvement coopératif, indique le rôle d'un certain patronat aux préoccupations "sociales" et de réformistes convaincus que la forme de la ville conditionne le comportement humain. Bref, une série de caractéristiques édifiée en un modèle exportable et daté. Preuve en est, avant la Seconde Guerre mondiale, son succès en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne et aussi, dans une moindre mesure, en France, avec les cités pour cheminots et celles ceinturant la capitale. Le travail conduit par Ginette Baty-Tornikian rompt largement avec l'image d'Épinal de la cité-jardin et s'évertue à montrer les enjeux politiques, économiques, urbanistiques, architecturaux et environnementaux qu'elle renferme, et la diversité, tant juridique qu'esthétique, qu'elle autorise. Un modèle urbain ? Oui, mais avec de nombreuses variantes.

C'est aux États-Unis, à Long Island, vers 1850, qu'un lotissement serti dans la nature est désigné *Garden-city* par son promoteur. La forte relation qu'entretient la ville nord-américaine avec la nature (*parkways*, parcs et jardins, etc.) va influencer le jeune Ebenezer Howard lorsqu'il séjournera aux États-Unis. C'est là également qu'il se familiarisera avec les réalisations de Olmsted et la pensée de Bellamy (deux auteurs qui attendent leurs biographes, du moins en français, avis aux amateurs...). Sa critique de la ville industrielle n'est pas un refus du machinisme, mais de la soumission : les travailleurs ne doivent pas être l'esclave de la machine mais, grâce à elle, se libérer des tâches pénibles et des actes répétitifs, d'où l'importance qu'accorde Howard à la coopération comme mode d'organisation de la société et comme pratique de la vie démocratique. Du reste, son projet de cité-jardin repose sur cette coopération et non pas sur le mécénat industriel (qu'il connaît et apprécie parfois, comme Port-Sunlight et Bournville) ou l'assistanat étatique (qu'il redoute). Howard n'est pas un collectiviste, comme Jules Guesde en France, mais un réformiste plus proche d'un Charles Gide, qui voit dans la

coopération à la fois l'autonomie du groupe respectant la singularité des individus et l'entraide indispensable aux actions sociales. Plusieurs contributions nous familiarisent avec Ebenezer Howard, Patrick Geddes, Raymond Unwin, Georges Benoît-Lévy et Henri Sellier. Nous visitons principalement Letchworth et Suresnes, mais les auteurs ont le mérite de "penser global" à partir du cas "local" exposé.

Ginette Baty-Tornikian considère que les cités-jardins sont une incontestable réussite répondant à la triple question posée par leurs fondateurs : comment assurer la plus grande liberté possible au citoyen, respecter le groupe social et produire le plus bel espace ? Pour l'auteur, elles "ont créé cet entre-deux, cet espace du possible", formule on ne peut plus ésotérique, qu'elle réutilise plusieurs fois. "Entre-deux" ? "Entre-soi" ? Pourquoi compliquer l'affaire avec un faux concept ? Il serait préférable d'approfondir l'examen des présupposés théoriques des militants de la cause des cités-jardins (comme l'organicisme, l'eugénisme, etc.) et d'enrichir l'étude comparative. Ne l'oublions pas, une certaine compréhension de l'idéal de la cité-jardin se retrouve aussi bien chez Frank Lloyd Wright que chez Le Corbusier, ce qui mérite pour le moins la discussion. Il est grand temps de comprendre les destins contrastés de la cité-jardin dans différents contextes historiques et culturels comme le Japon /1, les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Allemagne /2, les colonies, etc. Le travail engagé par Ginette Baty-Tornikian constitue une excellente mise au point, à partir de laquelle il est souhaitable d'engager d'autres recherches. Les études, rassemblées ici, démontrent l'originalité de ces expérimentations sociales et urbaines, de ces réalisations qui ne sont pas toujours bien réhabilitées, renouvelées et adaptées aux nouveaux modes de vie de nos contemporains, alors même que la "demande" d'une nature urbaine se manifeste. Travail de qualité, avec d'appréciables documents iconographiques et ce qu'il faut de notes savantes... |

Th. P.



Les Cahiers de l'IPRAUS, architecture, urbanistique, société. IPRAUS et Éditions Recherches, 2001, 157 pages, 170 francs.

1/

Cf. **Shun-Ichi J. Watanabe**, "Garden city Japanese style: the case of Denen Toshi Companu Ltd, 1918-1928", in *Shaping an Urban World*, G.E. Cheng (ed.), MauseI Publishing, London, 1980, et **Augustin Berque**, "Destin, au Japon, de la Garden City howardienne", in *Quelles villes, pour quel développement ?*, I. Sachs (éd.), PUF, 1996.

2/

Cf. **Anthony Sutcliffe (ed.)**, *The rise of modern Urban Planning, 1800-1914*, MauseI, London, 1980.